

Le Baron PORTAL, premier président de l'Académie de Médecine

(1742 - 1822) *

par Paul GANIÈRE

Le nom du baron Antoine Portal restera intimement lié aux circonstances ayant abouti à la création, en décembre 1820, de l'Académie royale de Médecine. Son âge, sa compétence, son esprit réfléchi, son attachement à la tradition, la bienveillance dont l'entourait Louis XVIII, tout le désignait en effet pour assumer une charge importante au sein de la nouvelle Compagnie. Avant de dresser un tableau de ce que fut la vie de cet homme dont l'aspect extérieur et le comportement semblaient appartenir à l'Ancien Régime, il importe de rappeler brièvement les circonstances dans lesquelles vit le jour la brillante Assemblée dont nous venons tout juste de célébrer le cent-cinquantième anniversaire.

L'Académie Royale de Médecine, est-il nécessaire de le souligner ici, prit naissance à la suite d'une longue et difficile gestation. Pendant des siècles, en effet, les médecins, après avoir obtenu leur diplôme, s'étaient trouvés livrés à eux-mêmes et par conséquent dans l'impossibilité absolue, à quelques exceptions près, de connaître les grands mouvements de pensée se dessinant au sein des différentes disciplines de l'Art de guérir.

Depuis le début du XVIII^e siècle cependant, le besoin de communication, de concertation s'était fait sentir et une première tentative avait été faite en vue de créer une Société d'études, indépendante des Facultés, en particulier de celle de Paris qui, depuis le Moyen-Age, se prévalait en matière de doctrine d'une autorité presque dictatoriale, afin de permettre aux praticiens de se rencontrer pour discuter de leurs découvertes et de leurs espoirs.

Longtemps, les résistances officielles paralysèrent ces efforts et ce n'est qu'en 1730 que pour la première fois, la Société Royale de Médecine, placée sous la présidence du Premier médecin de Louis XV, Pierre Chirac, put

(*) Communication présentée à la séance de la Société Française d'Histoire de la Médecine du 22 avril 1972.

enfin se réunir et préciser les bases sur lesquelles devait reposer son action. Très rapidement son ascendant se fit sentir, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, à la consternation des maîtres de la Faculté. Mais le temps des rivalités et des préséances paraissait révolu et la Société Royale de Médecine, forte du soutien du trône n'en poursuivit pas moins ses activités.

Parallèlement, les chirurgiens décidaient eux aussi de fonder une institution du même ordre qui prit le nom de Société Académique de Chirurgie de Paris avant de devenir, en 1748, l'Académie Royale de Chirurgie.

Comme leurs collègues de la Société de Médecine, les nouveaux Académiciens réussirent rapidement à étendre leur audience et à asseoir leur réputation. Le seul regret que l'on puisse formuler est sans doute de déplorer que médecins et chirurgiens n'aient pu, dès cette époque, mettre un terme à leurs querelles ancestrales pour s'entendre et se fondre en une Compagnie unique et solidement structurée.

La tourmente révolutionnaire qui allait transformer de fond en comble l'organisation générale du pays, devait fatalement bouleverser l'exercice des professions médicales et entraîner une transformation radicale des institutions existantes. En vertu du principe que rien ne devait subsister de ce qui constituait des survivances du passé, les membres de la Convention décrétèrent le 8 août 1793 la suppression de toutes les corporations enseignantes et des sociétés présentant un caractère académique. Le lendemain, la Société de Médecine tenait sa dernière séance, tandis que l'Académie de Chirurgie s'efforçait, en vain, d'obtenir des Pouvoirs publics la faveur d'une dérogation.

Très rapidement, après que furent rétablies les Ecoles de Santé qui devaient retrouver en 1808 leur ancien nom de Faculté, se créèrent un certain nombre d'associations professionnelles dont les plus notoires furent la Société de Santé de Paris, la Société médicale d'Emulation, la Société de la Faculté de Médecine de Paris, le Cercle Médical, et même une éphémère Société Académique médicale de Paris. Mais il fallut attendre la seconde Restauration pour que fut enfin envisagée la création d'une véritable Académie groupant sur un pied de totale égalité non seulement des médecins et des chirurgiens, mais des pharmaciens et des vétérinaires. Pendant plus de quatre ans le baron Portal, Premier Médecin de Sa Majesté, se consacra entièrement à une œuvre dont il mesurait la portée et s'efforça, en dépit de toutes les oppositions, à vaincre les préjugés, à désigner les membres des principales sociétés savantes jugés dignes de siéger sur les bancs de la nouvelle Compagnie, à rédiger son règlement, à définir ses méthodes de travail, à préciser les rapports avec les autorités officielles. Grâce à sa persévérance, son sens de la mesure, sa force de persuasion, il y réussit enfin, permettant ainsi la réalisation d'un rêve que des générations de praticiens avaient caressé avant lui sans être jamais parvenus à lui donner sa forme définitive.

Quel était donc cet homme auquel notre profession est redevable, pour une large part, de cette magnifique réussite et auquel il est juste de rendre aujourd'hui un légitime hommage. Certainement l'un des praticiens les

plus habiles et les plus pittoresques de son temps, l'un de ces êtres d'exception que rien, ni personne, ne peuvent étonner et qui savent s'adapter avec une aisance déconcertante aux situations les plus imprévues. Qu'on en juge plutôt.



Antoine Portal était né à Gaillac, dans le département du Tarn le 5 janvier 1742 d'un père « marchand apothicaire » de la ville. Une généalogie, soigneusement dressée par l'un de ses descendants, nous apprend que l'exercice de la pharmacie constituait dans sa famille une sorte de tradition puisque, avant lui, trois générations de Portal s'étaient déjà pliées à cette discipline.

Le jeune Antoine, qui allait être l'aîné de douze enfants, fut placé de bonne heure au Collège d'Albi. En 1760, après s'être longuement demandé s'il n'allait pas en faire son successeur, son père poussé sans doute par un légitime désir de promotion sociale, se décida à l'envoyer à Montpellier pour y commencer sa médecine.

Ses études furent sérieuses et particulièrement orientées vers l'anatomie grâce à l'intérêt que lui porta son maître, François de Bourguignon-Bussière de Lamure, et en dépit de la répugnance instinctive que lui inspirait alors la seule vue d'un cadavre. Progressivement cependant Portal parvint à surmonter son dégoût et à acquérir une remarquable maîtrise. Quatre ans après son entrée à la Faculté, il obtenait sans difficulté son diplôme de doctorat à la suite de la soutenance d'une thèse sur le traitement des luxations articulaires à l'aide d'un appareil de son invention. La Société royale de Médecine et l'Académie royale de Toulouse lui décernèrent des félicitations, tandis que l'Académie de Montpellier le nommait membre correspondant.

Fort de la protection du maire de la ville, Cambacérès, et du Fermier général, de Montferrier, Antoine Portal donna pendant quelques temps des cours d'anatomie à ses anciens condisciples. Mais son ambition naissante l'amena très vite à caresser d'autres projets et l'incita à courir sa chance à Paris. Avant de se mettre en route il prit soin, cependant, de se munir de chaudes recommandations pour le Premier Médecin du Roi, Senac, et son successeur désigné, Lieutaud. Après s'être entouré ainsi de toutes les précautions, il se décida, en 1765, à tenter l'aventure.

Car il s'agissait bien d'une aventure, la Faculté de Paris refusant formellement, depuis près d'un siècle, de reconnaître le moindre droit à tout docteur issu d'une école « étrangère », à moins que celui-ci n'acceptât de se soumettre à de nouvelles épreuves, ou ne se vit accorder une place de médecin d'un membre de la famille royale. Portal était-il assuré d'obtenir une telle faveur ou, plus simplement, comptait-il sur la chance pour surmonter un tel obstacle ? On ne sait, mais il semble que dès cet instant de son existence le doute n'effleura jamais son esprit.

Ce bel optimisme, ou plutôt cette inébranlable sûreté de soi, devait bientôt recevoir sa première justification. En effet, à peine était-il arrivé

dans la capitale, que Senac et Lieutaud, surpris par l'étendue de ses connaissances, s'empressèrent de le faire nommer professeur d'anatomie du Dauphin. Cette fonction, purement honorifique, désarmait la Faculté et le plaçait sur le même plan que ses confrères parisiens.

Portal profita de cette liberté pour ouvrir un cours privé dans le logement de la rue du Cimetière Saint-André des Arts où il avait élu domicile. Pour un gain modique, il donnait aux jeunes étudiants des leçons d'anatomie en disséquant devant eux un cadavre que, faute de place, il lui fallait le soir enfermer dans un placard. Lorsqu'il manquait de sujet pour ses démonstrations, il devait se résigner, selon une vieille coutume, à violer une sépulture dans un cimetière voisin. Surpris une nuit, alors qu'il se livrait en compagnie de deux de ses élèves à une de ces macabres expéditions, il fut menacé de poursuites et obligé de demander, une fois encore, la protection du Premier Médecin de sa Majesté.

Cette activité pédagogique qui, paraît-il, ne lui rapportait guère plus d'une trentaine de francs par mois, ne pouvait suffire à assurer sa subsistance. Sa réputation d'anatomiste distingué, que la présentation de plusieurs mémoires devant l'Académie des Sciences et la collaboration importante qu'il apporta à la publication de « L'Historia anatomico-medica » de Lieutaud vinrent encore confirmer, lui permit d'être appelé en consultation par certains confrères désireux, moyennant la remise d'une faible partie de leurs honoraires, d'utiliser sa parfaite connaissance du corps humain pour les aider à confirmer un diagnostic jusqu'alors incertain.

Tout en moyennant, ainsi, sa science, Antoine Portal n'en continuait pas moins à étendre le champ de ses recherches à la médecine opératoire et, en 1768, il fit paraître un ouvrage en deux volumes, illustré de nombreuses figures, qu'il intitula : « Précis de chirurgie pratique ». Il accédait ainsi à la notoriété si bien que, l'année suivante, il se voyait confier la chaire d'anatomie au Collège Royal, notre actuel Collège de France, et la place de médecin de Monsieur, comte de Provence, premier frère du roi. A peu près en même temps, il était élu membre adjoint de l'Académie des Sciences.

Convaincu que la meilleure façon de s'imposer davantage consistait à attacher son nom au plus grand nombre de publications scientifiques, Antoine Portal, malgré ces charges nouvelles fit, successivement, paraître trois nouveaux ouvrages : tout d'abord une volumineuse histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie, puis un Traité de Physiologie, enfin une nouvelle édition entièrement rénovée du Traité de la structure du cœur, de Senac. Sans être ce qu'il était convenu d'appeler « un médecin à la mode » il se trouvait désormais à la tête d'une situation bien assise et le moment lui semblait venu de fonder un foyer.

En 1774, pour la première fois depuis de longues années, Antoine Portal revint à Gaillac, sa ville natale. Son père ayant décidé de lui donner par anticipation une partie de la fortune qui devait lui revenir un jour, il mit en ordre ses affaires et demanda la main d'une jeune fille aisée, Anne Barafort, qu'il avait rencontrée dix ans plus tôt, alors qu'il terminait ses études à Montpellier. Peu après, il revenait à Paris en compagnie de sa jeune épouse et reprenait le cours de ses occupations.

L'année suivante, il était élu membre associé de l'Académie des Sciences, devenant ainsi le collègue des plus grandes célébrités scientifiques de son temps ; et comme un honneur n'arrive presque jamais seul, il obtenait en 1776, grâce à l'amitié de Buffon, la chaire d'anatomie du Jardin du Roi, dont l'enseignement dans bien des domaines, dépassait en réputation celui que dispensait la vieille Faculté.

Portal songea, dès lors, à s'attacher une clientèle qui lui permette de s'assurer une existence conforme à ses aspirations. Son premier soin fut de s'installer rue Pavée Saint-André des Arts, dans un appartement plus confortable que celui qu'il occupait précédemment, tout en demeurant à proximité du faubourg Saint-Germain, lieu de résidence parisienne de l'aristocratie et de tous les personnages les plus en vue de la capitale. Puis, avec toute l'adresse dont il était capable, il s'employa à se faire connaître de ses nouveaux voisins.

Les moyens qu'il mit en œuvre, et que tous les mémorialistes de son temps se sont plus à rapporter, ne sont guère compatibles avec la dignité dans laquelle il aimait à se draper. On prétendit, par exemple, qu'il lui arrivait fréquemment de payer des voitures de louage pour stationner devant sa porte, afin de faire croire qu'il était un praticien fort occupé. On assura surtout qu'il avait mis au point un stratagème ingénieux consistant à attirer sur lui l'attention des portiers des hôtels les plus luxueux du quartier en les faisant réveiller, en pleine nuit, par un de ses domestiques à seule fin de leur faire connaître son nom et de les inviter, moyennant une récompense, à le communiquer éventuellement à leur maître.

Il serait aisé d'épiloguer sur le caractère discutable de telles pratiques que l'intéressé lui-même se garda, toute sa vie, de démentir. Quoi qu'il en fut, on ne saurait douter de leur efficacité puisque Portal devint l'un des médecins les plus en vue de tout Paris et qu'il donna, bientôt, ses soins à la société la plus choisie de la capitale. Un carnet de comptes lui appartenant, découvert par hasard au siècle dernier, nous donne une liste impressionnante, quant à leur nombre et à leur qualité, de ses clients les plus éminents et nous apprend, qu'à la veille de la Révolution, les honoraires qu'il percevait s'élevaient, bon an mal an, à un chiffre oscillant entre 40 000 et 50 000 francs.

Convaincu qu'une situation de cette importance devait s'accompagner d'une dignité nobiliaire, Portal sollicita cette faveur vers la fin de l'année 1784. Le roi fit droit à cette requête et, quelques mois plus tard, lui accordait le titre de Chevalier.

Pourtant, en 1788, il devait déplorer son premier échec et se vit refuser la place de Premier Médecin de Louis XVI pour laquelle il nourrissait, depuis longtemps, une secrète convoitise. Il s'en consola en se disant que son heure ne manquerait pas de sonner un jour.

Bien entendu, en raison même de ses relations avec la Cour et la noblesse, Portal, plus que tout autre médecin, allait se sentir menacé par le vaste mouvement qui devait ébranler profondément les structures sociales de notre pays. Pourtant, s'il dut se résigner à réduire quelque peu son train

de vie, il s'efforça de ne rien changer de ses manières et, après avoir vu bon nombre de ses anciens amis passer à l'émigration ou périr sur l'échafaud, parvint à gagner la confiance de quelques-uns des nouveaux dirigeants de la France qui, le 21 avril 1794, lui délivrèrent un véritable certificat de civisme en l'engageant officiellement « à continuer ses soins à l'Humanité ».

Il réussit ainsi à traverser, sans trop d'encombres, l'une des périodes les plus troublées de toute notre Histoire, et consacra le temps que lui laissait la disparition d'une partie de sa clientèle à la publication de plusieurs ouvrages sur les sujets les plus divers de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie, de l'hygiène et même de l'orthopédie.

Si la Révolution lui avait fait perdre sa place au Jardin du Roi il avait conservé son siège à l'Académie des Sciences et sa chaire au Collège de France. L'avènement de Napoléon consolida sa situation. Il s'installa dès lors dans un hôtel de la rue de Condé et, par prudence, s'abstint fort habilement de toute compromission politique.

Le retour des Bourbons le retrouva semblable à lui-même, mais lui réserva pourtant une pénible déception. Contre toute attente, celui auquel il avait donné ses soins, avant la Révolution, alors qu'il n'était encore que le Comte de Provence et qui revenait sur le trône sous le nom de Louis XVIII, accorda la place de Premier Médecin à un certain Lefèvre. Une fois encore, Portal rongea son frein, comme il avait été obligé de le faire trente ans plus tôt. Le sort allait, cependant, lui réserver une surprise. En 1818, Lefèvre disparut, et le 23 octobre de la même année, il était appelé à lui succéder. A soixante-seize ans, il réalisait enfin le rêve de sa vie !

Louis XVIII ne pouvait manquer de se féliciter de son choix. Plusieurs fois par semaine, il voyait arriver à son chevet ce vieillard affable, plein de sollicitude, fin lettré, avec lequel il aimait à s'entretenir. Portal écoutait ses doléances, s'efforçait de calmer les impitoyables accès de goutte qui condamnaient son royal patient à une demi-impotence, l'accompagnait à la messe, assistait à toutes les cérémonies où sa présence était requise.

Sa faveur augmenta encore après que le roi eut apposé sa signature au bas de l'ordonnance du 20 décembre 1820 portant création de l'Académie royale dont, tout naturellement, Portal était nommé Président d'honneur perpétuel. Dans la tâche qui lui échouait, il allait apporter la ponctualité et la rigueur dont il avait fait preuve toute sa vie. Chaque semaine, à jour fixe, il se rendait au siège de la nouvelle Compagnie pour y diriger ses travaux. Revêtu de son inévitable habit à la française de couleur sombre, le chef recouvert d'un chapeau à larges bords posé sur une perruque blonde soigneusement poudrée, tenant à la main une longue canne à pomme d'or qui voulait symboliser sa dignité, il s'était fait un devoir de ne manquer aucune séance, de veiller aux moindres détails, de ne se laisser influencer par aucun esprit d'école ou de chapelle. Ses interventions, marquées au coin du bon sens et de l'intelligence, étaient toujours écoutées avec attention et ses décisions rarement discutées.

Après la mort de son frère, Charles X garda auprès de lui cet homme qui paraissait faire partie de la Cour et pour lui témoigner son attachement

le fit baron, chevalier de Saint-Michel et Commandeur de la Légion d'Honneur.

Une fois encore, la France au lendemain de la Révolution de 1830, voulut se donner un nouveau maître. Pas un seul instant, habitué qu'il était à occuper les premières places, Portal ne songea que sa situation personnelle pouvait se trouver modifiée par les récents événements. Aussi, dès que le duc d'Orléans fut proclamé roi des Français, sous le nom de Louis-Philippe, sollicita-t-il une audience afin de demander au souverain, comme la chose la plus naturelle du monde, ses intentions quant à la composition de son service de santé. Poliment, mais sans ambages, ce dernier lui fit savoir que, par mesure d'économie, il renonçait à s'entourer d'une véritable faculté et continuerait, comme par le passé, à recourir aux seuls services de son ami, le docteur Marc.

Cette fois, pour le baron Portal, l'heure de la retraite semblait avoir enfin sonné. Il abandonna presque complètement l'exercice de son art, réservant ses soins à quelques rares intimes, et consacrant les forces qui lui restaient à la bonne marche de l'Académie.

Chaque jeudi, comme par le passé, il donnait une réception à laquelle assistaient toutes les illustrations de l'époque, notamment des savants, des ministres, des hauts fonctionnaires. D'une voix étente il évoquait des souvenirs, parlait volontiers politique ou médecine. Il se montrait alors tel qu'il avait toujours été, profondément sceptique à l'égard de la thérapeutique, confirmant sur le tard la réputation qui l'avait accompagné depuis longtemps, celle d'un praticien subtil, s'entendant parfaitement à soulager les prétendues souffrances des jolies femmes par de bonnes paroles et l'administration judicieuse de quelques calmants nerveux.

Vers le début de l'année 1832, ses forces commencèrent à décliner. Les médecins appelés à son chevet diagnostiquèrent « la maladie de la pierre ». Sentant la mort venir, il rédigea alors son testament, léguant notamment à l'Académie de Médecine plusieurs tableaux de grande valeur et une somme, considérable pour l'époque, destinée à créer un prix auquel serait attaché son nom.

Il mourut le 23 juillet 1832, à 10 heures du matin. Ses obsèques furent célébrées en grande pompe, deux jours plus tard, et l'inhumation eut lieu au Cimetière de l'Eglise de Montmartre. Sur sa tombe, un seul discours fut prononcé, celui de Pariset, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine et l'un de ses plus fidèles collaborateurs.

Avec Portal disparaissait un homme qui, venu de sa lointaine Gascogne pour conquérir Paris, avait réussi au delà de tout espoir, occupé sans désespérer pendant près de trois-quarts de siècle une situation de premier plan, un homme qui avait écrit une quarantaine d'ouvrages, siégé plus de soixante ans à l'Académie des Sciences et professé pendant près de cinquante ans au Collège de France, un homme qui avait vu le monde changer autour de lui sans que sa propre existence en subit de perturbations notables, un homme surtout qui semblait sortir d'un autre âge et qui, au milieu d'une société en pleine mutation, représentait sans doute l'un des derniers survivants de l'Ancien Régime.